

LE
FAT PUNI,
COMÉDIE
par Fontenelle & Lesclapart
AVEC

UN DIVERTISSEMENT.

Représentée pour la première fois sur le
Théâtre de la Comédie Française,
le 7 Avril 1738.



Perrin.



A PARIS,

PAR LES ASSOCIÉS,

— M. DCC. LVIII.



65900 **A C T E U R S.**

Me. DE CLORINVILLE.

ANGELIQUE, Nièce de Me. de Clorinville.

V A L E R E, Amant d'Angélique.

LE MARQUIS.

P A S Q U I N, Valet du Marquis.

J U S T I N E, Suivante de Me. de Clorinville.

Domestiques.

Troupe de Masques.

*La Scène est dans un Sallon de la Maison
de M. de Clorinville.*



LE
FAT PUNI,
COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, PASQUIN.

LE MARQUIS *en entrant.*



E maraud-là ! venir mal-à-propos m'interrompre au milieu du souper le plus agréable ! viens ici me parler.

PASQUIN.

A présent , Monsieur , vous pouvez quitter le ton brutal ; nous ne sommes plus à portée d'être entendus des convives. Avouez que j'ai fais des merveilles.

LE MARQUIS.

Tu commence à te former.

PASQUIN.

N'est-il pas vrai , Monsieur , qu'en approchant de votre oreille pour ne vous rien dire , j'ai paru vous faire part d'une affaire importante ?

LE MARQUIS.

Je craignois ta mal-adresse ordinaire.

PASQUIN.

Oh ! pour aujourd'hui , vous pouvez , graces à moi , vous flatter que vous jouissez dans l'esprit des autres du plaisir d'un rendez-vous réel ; & par malheur , ce rendez-vous n'est pourtant qu'un plaisir d'imagination.

LE FAT PUNI,

Convenez qu'il est bien triste de paroître si occupé , quand on a rien du tout à faire.

LE MARQUIS.

Pauvre esprit ! cerveau lourd & bouché ! ne pourras-tu jamais entrevoir les finesses d'un métier dont je fais mon unique étude , & dont je tire tout le brillant qui m'accompagne , & toute la considération dont je jouis dans le monde ?

PASQUIN.

Il est vrai, vos finesses me passent. Vous sacrifiez à propos de rien , un fort bon souper , au simple soupçon d'une bonne fortune. Vous m'obligez , par exemple , dans ce moment de vous faire sortir de table brusquement & d'un air empressé , pour commencer quelques courses nocturnes qui n'aboutissent jamais à rien. Tous vos exploits n'ont d'autre objet que de vous découvrir en vous cachant , de vous annoncer en vous déguisant ; tantôt sous l'habit d'un Laquais , tantôt sous celui d'un Abbé , souvent collé contre une porte qui ne s'ouvrira jamais pour vous ; quelquefois guindé sur une borne , dans la glorieuse attitude d'une escalade méditée , & toujours affrontant les disgraces que vos nobles déguisemens vous attirent. Trop heureux de rentrer enfin chez vous par la porte de derrière , harassé , morfondu , plus épuisé mille fois de votre oisiveté profonde , que vous ne pourriez l'être par l'excès prétendu de vos occupations !

LE MARQUIS.

J'en conviens , il m'en coûte quelque peine ; mais peut-on trop acheter le plaisir inestimable de tromper , d'en imposer ? C'est à ce prix que je deviens de jour le fleau des peres , la terreur des maris. Comptes-tu pour rien la joye sensible d'être cité dans toutes les aventures ? Qu'elle satisfaction de porter le trouble dans une famille tranquille ! Quel comble de félicité surtout , de brouiller deux amans parfaitement unis ! Quelle gloire de le persuader ! admis en triomphe dans une maison ; banni d'une autre avec éclat ; toujours sur la scène du monde , toujours mêlé dans les nouvelles des femmes ; l'une me lorgne , l'autre me fuit : l'une à ma vûe pâme de joye , l'autre s'évanouit de colère. Quelques-unes s'en louent , plusieurs s'en plaig-

COMEDIE.

nent ; mais enfin toutes s'en occupent , toutes en parlent ; & j'ai du moins la gloire de n'être jamais pour elles un objet d'indifférence.

P A S Q U I N.

Pour le bruit , je vous le passe ; vous en faites assurément beaucoup : mais je voudrois un peu de solide ; & je n'en vois guères.

L E M A R Q U I S.

Parbleu ; bien m'en prend de ne pas réussir toujours ; je n'y pourrois pas suffire.

P A S Q U I N.

Mais enfin , quels sont donc ces grands succès ? Par exemple , il y a deux femmes ici ; toutes deux jolies. L'une est mariée ; l'autre le sera bientôt. Madame de Clorinville aime son mari. La jeune Angélique aime aussi sans doute votre ami Valère , qu'elle doit épouser au premier jour. Vos talens & vos projets me paroissent dans tout cela furieusement déplacés.

L E M A R Q U I S.

Tu me crois donc bien inutile dans cette maison ?

P A S Q U I N.

Oh ! oui , Monsieur , très-inutile.

L E M A R Q U I S.

Dis plutôt être très-occupé , & plus que je ne voudrois l'être. Je ne sçai à laquelle entendre. Au moment même où tu m'as fait sortir de table , la vertueuse Clorinville s'humanisoit ; la naïve Angélique s'attendrissoit ; le triste Valère boudoit ; le petit bon homme Clorinville observoit. J'ai vû cent fois l'heureux moment où cette attention mutuelle alloit produire une aigreur réciproque. La Clorinville & la nièce s'en décoifèront peut-être ; & l'époux actuel & l'époux futur m'ont honoré l'un & l'autre d'une égale inquiétude.

P A S Q U I N.

Ma foi jusqu'ici je ne vois rien de décisif : des mines tout au plus.

L E M A R Q U I S.

L'affaire est en bon train ; je t'en réponds. Une lettre adroitement glissée pendant le soupé dans les mains d'Angélique , m'assure du succès.

P A S Q U I N.

Quoi donc ! elle a pris le billet sans façon.

LE FAT PUNI;
LE MARQUIS.

Point du tout ; elle en a fait ; & n'en faut-il pas toujours faire ? Mais enfin elle l'a pris en tremblant. L'amour sans doute l'a reçu sous le voile de la peur & de la modestie.

PASQUIN.

Pourquoi , diable ! sortez-vous donc ?

LE MARQUIS.

Il faut bien qu'Angelique ait le tems d'écarter Valère : c'est l'objet de ma lettre. Tu sçais d'ailleurs que mon état est d'être en l'air ; je gagne toujours à changer de place.

PASQUIN.

Quel est donc pour ce soir votre ordre de bataille ? Vous suivrai-je , Monsieur ?

LE MARQUIS.

Non : tu n'auras pas grand chose à faire. Il te suffira de revenir ici dans une heure. En attendant seulement passe à la porte de Julie , où tu feras ton rôle ordinaire. Pourvu qu'on te voie , cela suffit. Et mon porte feuille de lettres , ne l'as-tu point ?

PASQUIN.

Oh ! oui , Monsieur , nous ne marchons jamais sans cela. Le voici : choisissez. Il est bien plein. Celui des réponses ne l'est pas , je crois tout-à-fait tant.

LE MARQUIS.

Donne. Pour aujourd'hui il n'en faut que trois. Une déclaration , un reproche , une rupture. Voyons. (Il lit) *La passion la plus sincère & la plus durable....*

Bon à Dariméne.

Vos lorgneries continuelles....

Fort bien , pour Cephise.

Vous avez perdu pour jamais le plus fidèle & le plus discret des Amans....

Elle n'est pas mal , celle-là , pour Araminte....

Entends-tu bien ? ne te méprends pas.

PASQUIN.

Mais , si je ne trouve personne.

LE MARQUIS.

Cela n'y fait rien.

PASQUIN.

Ma foi , vaille que vaille , je les donnerai à la première porte cochère.

COMEDIE.
LE MARQUIS.

Et va donc. Non, non ; attends.

PASQUIN.

Quoi donc, Monsieur.

LE MARQUIS.

A propos as-tu fait changer la boîte du portrait de Madame de Clorinville ?

PASQUIN.

Oui, Monsieur, le voilà. Le mari, dit-on, le cherche depuis huit jours. Vous l'avez pris bien subtilement. Il ne se doute pas....

LE MARQUIS.

Paix. On est déjà sorti de table : Voici Valère : Il me paroît bien échauffé. Tiens regarde, n'avois-je pas raison ? regarde donc.

SCENE II.

VALERE, LE MARQUIS, PASQUIN.

VALERE.

AH! Marquis, vous êtes encore ici ? Je voulois vous trouver, & je ne m'en flattois pas.

LE MARQUIS.

Véritablement, ce n'est pas ici que je devois être. Je m'amusois fortement à quereller un fat qui vient de faire tout de travers une commission délicate. à Pasquin. Va donc, cours ; & raccommode, si tu peux, ce que tu viens de gâter.

PASQUIN.

Le mal que j'ai fait sera facile à réparer. *il sort.*

SCENE III.

VALERE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

SOn étourderie va me coûter plus de messages, plus de Lettres....

**LE FAT PUNI,
VALERE.**

Point de détours, Marquis. Je sçais ce qui vous occupe, & parmi tous vos projets, vous me cachez le seul dont vous auriez dû me faire confidence: mon amitié en est blessée. Vous deviez m'entendre, & m'épargner l'éclaircissement que je venois vous demander.

LE MARQUIS.

Oh ! voici du Tragique : Et de quoi donc s'agit-il, mon cher ?

VALERE.

Le badinage est déplacé. Un moment de sérieux, je vous prie. J'aime, vous le sçavez : Un goût vif & sensible, couronné jusqu'à présent par un retour sincère, doit unir mon sort & celui d'Angélique. Cependant vos attentions pour elle, & plus encore son enjouement, quand elle est avec vous, me causent une juste inquiétude. Est-ce par hazard, par caprice, par dessein, que vous travaillez à m'en inspirer ?

LE MARQUIS.

Eh bien, mon pauvre Valère, soyez tranquille ; votre amour de Roman n'a rien à craindre de ma part. Sans vous développer les sentimens d'Angélique, dont je ne dois pas répondre, il me suffit d'être le maître des miens, qui par bonheur n'ont rien de contraire à vos dessein.

VALERE.

Vous renoncez donc sincèrement à toute prétention ?

LE MARQUIS.

Dans ce moment, le sacrifice est médiocre. Cent autres affaires me tourmentent aujourd'hui ; la tête m'en tourne ; & jamais, puisqu'il faut vous le dire, la persécution des bonnes fortunes ne m'a paru si violente. On m'obligeroit sur-tout infiniment, si l'on pouvoit modérer l'acharnement de cinq ou six femmes, dont la tendresse assommante ne me laisse pas un moment de repos. L'une s'établit familièrement chez moi. J'ai beau m'enfuir dans ma petite maison, une autre m'y poursuit ; celle-ci m'enlève dans un souper, celle-là dans un bal. Des lettres me pleuvent dans tous les coins de rues ; les Spectacles même ne sont plus un azile pour moi : j'y suis impitoyablement lorgné ; souvent même exposé aux scènes impertinentes de dépit ou de tendresse

COMEDIE.

dresse, qu'il me faut essuyer tour-à-tour. En bonne foi, quel tems trouverois-je encore pour me donner la peine de former cette jeune innocente qui vous tient si fort au cœur ? C'est tout ce que je pourrois faire, si vous m'en priez bien fort.

V A L E R E.

Je ne vous ai point demandé pareille grace ; & cependant, malgré vos grandes occupations, vous ne quittez plus Angelique.

LE MARQUIS.

Encore une fois, calmez-vous ; ce n'est point elle qui m'attire.

V A L E R E.

Que cherchez-vous donc ici depuis quinze jours ?

LE MARQUIS.

Quelle tyrannie ! vous voulez m'arracher mon secret ! Eh bien, vous sçavez donc.... mais non ; je ne puis m'y résoudre ; vous ne sçavez rien.

V A L E R E.

Mauvaise défaite ! parlez nettement ; suis-je votre ami ? suis-je votre rival ? Il faut opter.

LE MARQUIS.

En vérité, l'indiscrétion est un état bien nouveau & bien violent pour moi. Mais n'importe ; l'amitié triomphe de ma délicatesse. Apprenez qu'un autre motif me retient dans cette maison où vous m'avez conduit vous-même. Madame de Clorinville....

V A L E R E.

Eh bien, vous êtes amoureux d'elle ?

LE MARQUIS.

Moi ? Non.

V A L E R E.

Quoi donc ?

LE MARQUIS.

Mais....

V A L E R E.

Quoi, mais ?

LE MARQUIS *à l'oreille de Valère.*

J'enrage d'en convenir ; elle m'aime à la folie.

V A L E R E.

Madame de Clorinville, dites-vous ?....

LE FAT PUNI;

LE MARQUIS.

Oui, sur mon honneur.

VALERE.

Elle vous aime ?

LE MARQUIS.

Et que diable ! puisque je vous le dis, où peut être le doute ?

VALERE.

Mais plutôt où peut être la preuve ?

LE MARQUIS.

En vérité, la défiance est trop forte. J'en ai de convaincantes.

VALERE.

Contre Madame de Clorinville ?

LE MARQUIS.

Et pourquoi non ? Quel seroit son privilège !

VALERE.

Sa vertu, son attachement pour un mari raisonnable, jeune, complaisant, digne de plaire.

LE MARQUIS.

Voilà mon triomphe, mon cher ; voilà mon triomphe. Nous touchons à la conclusion ; nous en sommes aux pour-parlers, aux conventions, aux lettres. Je voudrois que vous eussiez vu celle que je lui ai écrit ce matin : elle n'est pas sur le ton plaintif.

VALERE.

Vous lui avez écrit ?

LE MARQUIS.

Parbleu ! te voilà dans la confidence. J'envoyerais Pasquin te porter sa réponse.

VALERE.

Je la verrois, que je n'en croirois rien.

LE MARQUIS.

Vous me poussez à bout. Avant qu'il soit peu, je m'engage à vous convaincre....

VALERE.

A me convaincre ?

LE MARQUIS.

Comme moi-même.

SCENE IV.

JUSTINE, VALERE, LE MARQUIS.

JUSTINE.

AH, vous voilà, Messieurs ; à *Valère*. Ces Dames vous attendent. au *Marquis*. Et vous, M. le Marquis, ou vous croyoit bien loin.

LE MARQUIS.

Elle a raison, je m'oublie ; mais par malheur on ne m'oubliera point. Qu'il est incommode d'être toujours attendu !

VALERE.

Adieu, Marquis, je compte sur votre parole.

LE MARQUIS.

Eh ! oui, mon cher ; eh, n'ayez plus tant de peur. Je vous ai mis au fait. Rien ne vous traverse ; & le moment vous est favorable.

SCENE V.

LE MARQUIS, JUSTINE.

LE MARQUIS.

AH ! Ah ! Et de quoi t'avises-tu d'être aimable ? Mais, vraiment, je te trouve charmante. D'honneur je te quitte à regret ; & si j'en étois le maître....

JUSTINE.

Allez, Monsieur, allez où vous attendent d'illustres conquêtes. La mienne ne doit pas vous tenter ; & la votre en vérité, ne me tente pas davantage.

LE MARQUIS.

L'injure est nouvelle ; mais j'en connois le sens. C'est un défi ; je l'accepte. Il te coûtera cher.

SCENE VI.

JUSTINE *seule.*

Depuis que Valère s'est avisé de nous amener ce Marquis, on diroit que toutes les têtes tournent dans la maison. La naïve Angélique soupire, & devient dissimulée; le vrai mérite & la constance de Valère ont peine à tenir contre les faux airs d'un petit homme, dont tout le talent consiste à mettre à profit ses ridicules. Quel écueil pour une jeune personne, sans expérience, livrée à des sentimens que la nature seule développe dans son cœur! Elle ignore qu'il est un art séducteur qui les imite. Mais que dis-je? L'expérience même n'empêche pas d'être la dupe. Madame de Clorinville n'est pas entièrement exempte des mêmes prétentions. Le Marquis n'est pourtant qu'un fat. Oui; mais sa figure est aimable. Et souvent la figure a le tems de plaire, avant qu'on ait aperçu la fatuité. Voici ma Maîtresse, voyons si j'ai bien deviné.

SCENE VII.

Me. DE CLORINVILLE, JUSTINE.

Me. DE CLORINVILLE.

AS-tu remarqué le départ précipité du Marquis?
JUSTINE.

Il est furieusement occupé.

Me. DE CLORINVILLE.

Il m'impatiente, je l'avoue, par un air d'agitation & d'inquiétude, qui l'appelle brusquement ailleurs lorsqu'on le croit le plus à son aise.

JUSTINE.

C'est le moment que ces Messieurs-là choisissent toujours pour leurs rendez-vous; & ce n'est que sur des sacrifices qu'ils établissent leurs triomphes.

Me. DE CLORINVILLE.

Tu lui crois donc un rendez-vous ?

JUSTINE.

Moi, Madame ? Je jurerois presque du contraire.

Me. DE CLORINVILLE.

A qui prétendrait-il en imposer ici ? & quel avantage lui pourroit valoir une aussi sottise vanité ?

JUSTINE *regardant malignement Me. de Clorinville.*

Eh ! mais, Madame, c'est toujours une façon de se décorer aux yeux des indifférens, & d'irriter quelquefois la jalousie des personnes qui peuvent y prendre part.

Me. DE CLORINVILLE.

Que veut dire ce coup d'œil ? cette raillerie me regarde-t-elle ?

JUSTINE.

Le ciel m'en préserve, Madame ! Mais.... Angélique... hom ! Je n'ose hasarder ce que j'en pense.

Me. DE CLORINVILLE.

Je vais éclaircir tes doutes. Le Marquis étoit tout-à-l'heure à table entre Angélique & moi. Quelques regards renvoyés de part & d'autre, ont d'abord fixé mon attention. Ils cachotent tous deux sous une contenance indifférente, mais forcée, les légers mouvemens d'impatience qui les agitoient tour à tour ; le Marquis tenoit un billet caché. Il vouloit engager Angélique à le recevoir. Le billet a quelque tems volé sous la table d'une main dans l'autre ; enfin il est demeuré dans celle d'Angélique. Juge de mon étonnement, & vois à présent si je puis les justifier.

JUSTINE.

Cela seroit assez difficile, si vous y preniez quelque intérêt personnel.

Me. DE CLORINVILLE.

Je m'intéresse au bonheur de Valère. J'ai pris soin de former les nœuds qui doivent l'unir avec Angélique : M. de Clorinville son Tuteur s'y porte avec plaisir ; & je crains que le Marquis ne déränge un projet si convenable.

JUSTINE.

Ah ! Madame, je le vois bien, j'ai perdu votre confiance.

**LE FAT PUNI,
[Me. DE CLORINVILLE.]**

Comment donc ? De quel mystère me soupçonnerois-tu ?

JUSTINE.

Vous le dirai-je , Madame ? Tout indifférent que vous est le Marquis , vous le traitez avec trop de complaisance. Votre vertu n'est pas alarmée d'un goût aussi frivole ; moi-même je n'en suis pas en peine. Votre cœur est incapable d'infidélité : mais l'esprit peut vous faire illusion.

Me. DE CLORINVILLE.

Tu me paroîs inquiète sur mes sentimens pour lui !

JUSTINE.

Non , Madame : je sçai que le Marquis ne vous séduira jamais ; mais il vous amuse ; vous l'écoutez , sans le croire , mais enfin vous l'écoutez.

Me. DE CLORINVILLE.

Je dois payer la justice que tu me rends par une entière confidence. Le Marquis s'est donné des soins pour me plaire. Tu dois convenir qu'il a des graces , de l'esprit , & ce ton du monde , qui plaît toujours , surtout lorsqu'on le doit plus à la nature qu'à l'usage.

JUSTINE.

Aucun de ses talens ne vous est échappé.

Me. DE CLORINVILLE.

Cela se peut : mais l'indigne usage qu'il en fait , les rend tous bien méprisables ; ce soir il donne un billet en ma présence à Angélique : écoute celui qu'il m'avoit écrit le matin.

LET TRE.

Vous avez beau vous obstiner à ne me pas répondre , je ne me laisserai point de vous écrire. Vos conjectures ne sont pas tout à fait fausses. Quelques agaceries que j'ai faites à Angélique dans le dessein de faire enrager notre ami Valere , qui , comme vous sçavez , est merveilleux , quand il boude , m'ont valu de la petite personne des regards assez particuliers : mais vous avez dû voir que les miens vous en faisoient sur le champ de prompts sacrifices. Vous ne m'aimez point assez pour être jalouse : mais si pour mon bonheur , vous le devenez un jour , je vous prie d'avance d'avoir assez bonne opinion de moi pour vous choisir des rivales dont Votre vanité soit contente.

Quel abominable procédé ; car enfin , Justine , il trompe visiblement une de nous deux.

COMEDIE.
JUSTINE.

Dites très-visiblement toutes-deux, Madame.

Mc. DE CLORINVILLE.

Je commence à te croire.

JUSTINE.

Achevez, Madame, & méprisez un étourdi, qui ne songe qu'à se faire une réputation du débris de celle des autres, & qui sçait si bien tourner tout à son avantage, qu'il est presque aussi dangereux de le connoître, que de l'aimer.

Mc. DE CLORINVILLE.

C'en est fait, Justine, il m'en coûte peu de prendre mon parti : Angélique aura plus de peine à se détacher : que je la plains !

JUSTINE.

Parlez-lui, Madame. Pour peu que vous lui fassiez voir.

Mc. DE CLORINVILLE.

Je veux lui parler dès ce soir. Pour dissiper sa mélancolie, Valere & moi nous avons imaginé de la surprendre par un amusement que le Carnaval autorise ; presque toutes nos connoissances doivent venir en masque passer ici toute la nuit. Le Marquis ignore ce petit bal ; & j'aurai tout le tems de convaincre Angélique ... Mais je la vois avec Valere.

SCENE VIII.

Mc. DE CLORINVILLE, ANGELIQUE,
VALERE, JUSTINE.

VALERE.

Monsieur de Clorinville vous prie de passer dans son cabinet. Il vient enfin de recevoir de bonnes nouvelles. L'agrément qu'il demandoit lui est accordé.

ANGELIQUE.

Son dessein, ce me semble, est de partir tout à l'heure pour aller faire ses remerciemens.

Mc. DE CLORINVILLE.

Ne publions ni cette nouvelle, ni son départ. Je vais

le trouver. *bas à Valere.* Valere, n'oubliez pas la parole que vous m'avez donnée, d'assembler nos amis pour le petit bal de ce soir. Partez vite, le tems presse. *haut à Angélique.* Tout conspire ici contre votre tristesse.

ANGELIQUE.

En vérité, Madame, rien ne me porte à la tristesse que les reproches qu'on m'en fait.

SCENE IX.

VALERE, ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

Madame de Clorinville vous parloit tout bas; sans doute elle vous parloit de moi?

VALERE.

De vous? Non, je vous jure.

ANGELIQUE.

Quoi vous me faites un mystère?

VALERE.

Oui, ç'en est un, que l'intérêt même de votre amusement me force à vous cacher. Vous rêvez. Quel peut être votre inquiétude;

ANGELIQUE.

Je ne sçais.

VALERE.

Convenez, belle Angélique, que depuis quelques-tems vous vous livrez bien moins à votre naturel.

ANGELIQUE.

Eh, le moyen de m'y livrer? je ne porte sur rien mes regards, sans y rencontrer ceux de tout le monde.

VALERE.

Nous ne cherchons qu'à pénétrer ce qui peut vous plaire.

ANGELIQUE.

Vous vous trompez, Valere, des plaisirs toujours nouveaux ne sont pas les moyens d'y réussir. Trop d'objets différens me dissipent; & vous gagneriez à mes réflexions, si l'on me laissoit le loisir d'en faire.

Expliquez-vous. Vous pouvez ordonner ; tout vous en rend ici maîtresse.

ANGELIQUE.

Hélas ! Qu'on me rende à moi-même , je ne voudrai plus être qu'à vous.

VALERE.

Ce sentiment m'est-il favorable ? Vos discours me troublent plus qu'ils ne me rassurent.

S C E N E X.

LE MARQUIS , VALERE , ANGELIQUE.
VALERE.

AH ! Vous voilà de retour , Marquis ?
LE MARQUIS.

Peut-être assez mal-à-propos ; qu'est-ce , mon cher Valere ? Vous me paroissez avoir regret à quelque reste de phrase , moitié triste , & moitié galante , que j'ai malheureusement interrompu. à *Angélique*. Me sçauriez-vous aussi mauvais gré de mon indiscretion ? Mais non ; je me rassure. Votre tête-à-tête n'avoit pas l'air bien vif.

VALERE.

Sçavez-vous bien , Marquis , que vous avez tout à la fois deux folies bien singulières ; tantôt de vous flater que votre présence n'embarrasse jamais ; & d'autres fois de vous persuader qu'elle embarrasse beaucoup ; & pourquoi ne pas penser que pour l'ordinaire elle ne fait ni bien ni mal ?

LE MARQUIS.

Dans ce moment , du moins , je suis bien sûr qu'elle ne vous est pas indifférente. Vous avez l'air un peu piqué. Cela me suffit. Pour vous , Mademoiselle , c'est à vous de me chasser : & même , sans un ordre bien absolu , j'aurois peine à m'y résoudre.

ANGELIQUE.

Valere me quittoit , Monsieur , & j'allois rester seule.

LE FAT PUNI;
LE MARQUIS.

Tout de bon ! vous sortez , Valère ? Quelle affaire si pressée ? ...

V A L E R E.

Les miennes , sans doute , le sont toujours beaucoup moins que les vôtres. Peut-être même m'auroit-elle échappé , si Mademoiselle n'avoit eu l'attention de m'en rappeler le souvenir.

LE MARQUIS.

Jé le vois , mon cher ; tu sors à regret. Demeure plutôt ; j'y consens : je ferai encore mieux : je sortirai , si tu veux.

V A L E R E.

Voudras-tu toujours me faire grace ? Trêve de bontés.

LE MARQUIS.

Encore une fois , parle sans feinte ; je suis prêt à me retirer.

V A L E R E.

Sors , ou ne sors point , peu m'importe. Si j'avois de l'inquiétude , l'excès de ta confiance suffiroit pour me guérir.

Il sort.

ANGELIQUE. *à part.*

Qu'est-ce donc qui m'arrête ? Sortons ; évitons la présence du Marquis. Elle m'embarrasse & me trouble. Mais non ; il faut lui rendre son billet.

SCENE XI.

LE MARQUIS ; ANGELIQUE.

LE MARQUIS.

A H , quelle joie ! Vous nous avez débarrassé de Valère. Que j'ai de graces à vous rendre !

ANGELIQUE.

Pourquoi m'en remercier , Monsieur ?

LE MARQUIS.

Ne vous dois-je pas une faveur , que je vous demandois avec tant d'instance dans le billet que je vous ai donné tantôt , & qui vous annonçoit mon retour.

COMÉDIE.

ANGELIQUE *lui donnant le billet.*

Le voilà tel je l'ai reçu. Votre opiniâtreté m'a fait trembler. Je ne voulois pas le recevoir : mais je frémissais qu'il ne fut perdu.

LE MARQUIS.

Vous ne l'avez point lû ? C'en est assez. Vous me haïssez, vous me détestez, vous m'abhorrez.

ANGELIQUE.

Mon devoir me défendoit cette curiosité : lui obéir ; n'est pas une preuve de haine.

LE MARQUIS.

Ah ! Si vous ne me haïssez pas, permettez que j'espère. Je suis né sensible. Vos yeux lisent dans mon cœur. Je vous adore : & je ne puis me résoudre à vous soupçonner d'être ingrate.

ANGELIQUE.

Qu'exigeriez-vous de ma reconnoissance.

LE MARQUIS.

Votre cœur.

ANGELIQUE.

Ce prix ne devoit pas vous flatter. J'entends dire par-tout que tant d'aimables personnes se disputent le votre.

LE MARQUIS.

Vous voilà donc aussi dans la commune erreur. Je le vois, le préjugé vous a séduit. Eh bien, connoissez-moi parfaitement. Votre surprise sera grande ; & vous aurez peine à me croire. Mon sort paroît digne d'envie. Et qui ne s'y méprendroit ? toujours bien reçu ; souvent prévenu ; chaque instant de ma vie paroît marqué par des faveurs nouvelles. Enfin, il ne tiendrait qu'à moi d'être également content des autres & de moi-même, si l'excès de ma délicatesse & de ma sincérité, n'empoisonnoit tous mes plaisirs. Il faut donc vous l'avouer. J'ai le malheur d'être trop tendre & trop vrai. Que ne suis-je en effet léger, étourdi, volage ? que n'ai-je quelque penchant à l'impertinence ; que sçai-je, à la fausseté. Rien ne manqueroit à mon bonheur. Je jouirais, comme tant d'autres, du plaisir de tromper, au lieu de plaindre intérieurement tant de femmes, qui, malgré moi, se trompent elles-mêmes. Un goût difficile, mais juste, & que vous seule pouviez fixer, me donne une réputation

LE FÂT PUNI,

mal fondée d'inconstance. Je cherche.... Et me faudra-t'il toujours chercher inutilement) un cœur capable de répondre à des sentimens aussi vifs que durables ? me repentirois-je de l'avoir enfin trouvé ? non, je n'en doute point. J'ai sçu pénétrer également votre caractère & le mien. La plus parfaite sympathie nous destine l'un à l'autre : suivons-en les impressions ; notre félicité réciproque en dépend.

ANGELIQUE.

Ah ! pourquoi faut-il que vos actions démentent vos paroles ?

LE MARQUIS.

Expliquez-vous. Que voulez-vous dire ?

ANGELIQUE.

Si mon discours ne vous paroît pas clair, Madame de Clorinville vous l'expliquera sans peine.

LE MARQUIS.

Sur quoi fondez vous vos injustes soupçons ?

ANGELIQUE.

La feinte seroit inutile : je ne suis que trop convaincue ; & je me reproche ma pénétration.

LE MARQUIS.

Vous me voyez troublé, confondu, sans réplique. Ah Ciel ! la cruelle situation ! si je vous laisse dans l'erreur, je vous perds. Et pour vous désabuser, il faut que je me fasse une violence affreuse ; il faut que je renonce à mon caractère ; il faut que je commette une indiscretion.

ANGÉLIQUE.

Cette faute vous paroîtroit légère, si vous vouliez sincèrement me detromper.

LE MARQUIS.

Songez-vous que c'est la première de ma vie ? Contentez-vous de mes sermens. Je vous jure, que je n'aime point Madame de Clorinville.

ANGELIQUE.

Vous ne la quittez pas.

LE MARQUIS.

Pour ne vous point quitter.

ANGELIQUE.

Votre empressement pour elle n'a point l'air de l'indifférence.

COMÉDIE.
LE MARQUIS.

27

Hé bien , je vais m'attirer à jamais sa haine ; je vais cesser de la tromper.

ANGELIQUE.

Elle se plaît donc à l'être ? c'est déjà me dire assez clairement qu'elle vous aime. Mais non ; c'est moi-même que vous cherchez à surprendre. Madame de Clorinville est incapable... d'ailleurs , que m'importe ? je ne dois point pénétrer dans des pareils mystères. Quelles seroient mes raisons ? Au moins Monsieur , je n'y prends aucun intérêt.

LE MARQUIS.

En voilà trop. Vous me désespérez. Hé bien , la colère achève de m'arracher un secret que ma passion pour vous avoit déjà commencé de vous découvrir.

En lui donnant le Portrait de Madame de Clorinville.
Voyez à présent si je vous en impose ; & jugez en même tems de ces rigueurs si vantées de Madame de Clorinville , & de l'excès de ma sensibilité pour elle.

ANGELIQUE.

Quel est donc votre dessein ? Prétendez-vous me sacrifier ce portrait ? & vous flattez-vous que je l'accepte.

LE MARQUIS.

Non , belle Angélique , non ; rendez-le moi : je veux le remettre à vos yeux dans les mains même dont je le tiens. Il n'y a , je le vois bien , qu'une rupture éclatante qui puisse enfin vous détromper.

ANGELIQUE.

En vérité , Monsieur , vous perdez l'esprit.

LE MARQUIS.

Non , rien ne peut m'empêcher ; & je vais de ce pas...

ANGELIQUE.

Dans l'agitation où je vous vois , je n'ai garde de vous laisser. L'usage, que vous en voulez faire m'épouvante. Mais on vient ; je vous quitte : soyez tranquille sur le portrait. Vous l'aurez quand vous serez raisonnable.

LE MARQUIS.

C'est vouloir que je ne le sois jamais. Pourrois-je regretter un sacrifice que je vous fais de si bon cœur....

SCENE XII.

LE MARQUIS *seul.*

ET qui m'a si bien réussi? Enfin le portrait a trouvé très-heureusement sa place. Angélique le garde sous un prétexte assez léger : elle cache le véritable ; elle m'aime ; & dans le fonds, comment faire autrement ? Mais voici Pasquin bien effaré.

SCENE XIII.

LE MARQUIS, PASQUIN,

PASQUIN,

Effaré ! morbleu , je suis roué.

LE MARQUIS.

De quoi donc s'agit-il ?

PASQUIN.

D'une volée de coups de bâton , dont je vous ai l'obligation toute entière : & voilà de par tous les diables mes profits les plus ordinaires & les plus sûrs.

LE MARQUIS.

Point de chagrin , Pasquin. J'ignore ton aventure. Conte-la moi , si tu veux ; mais ne me l'impute pas : tu vois bien que je n'en suis pas l'auteur.

PASQUIN.

N'est-ce pas vous qui m'aviez donné la maudite commission de roder autour de la maison de Julie , & pour qu'on ne pût s'empêcher de m'y reconnoître , de m'y tenir visiblement caché ?

LE MARQUIS.

Eh bien , on t'a reconnu ? c'est ce que je voulois , j'en conviens.

PASQUIN.

Et de plus , on m'a bien battu. Etoit-ce aussi votre intention ?

COMEDIE.
LE MARQUIS.

Non sans doute. Mais dois-tu me sçavoir mauvais gré d'un petit accident survenu par hazard ? Pour moi je le pardonne volontiers à la vivacité d'un amant jaloux. Dorante n'a pû résister aux mouvemens de sa colére. Le pauvre garçon ! je n'aurois pas crû qu'il eût pris la chose tellement à cœur : Mais, dis-moi, il avoit donc l'air bien fâché ?

PASQUIN.

Quel galimathias me faites-vous là sur Dorante ? Je n'avois pas besoin, morbleu, qu'il se mît encore de la partie ; & les valets de Julie ne suffisoient que trop pour m'affommer.

LE MARQUIS.

Comment donc ? Dorante ne t'a pas vu à la porte de Julie ?

PASQUIN.

Non, Monsieur.

LE MARQUIS.

Tant pis : il le faut. Va, Pasquin, retournes-y promptement.

PASQUIN.

Ma foi, Monsieur, retournez-y vous-même. Allez recueillir en personne le fruit de vos travaux. Pour moi, j'y renonce, & je vous en laisse toute la gloire.

LE MARQUIS.

Eh ! quoi, Pasquin, tu perds courage ? La moindre bagatelle te fait reculer dans le plus beau chemin du monde ?

PASQUIN.

Mais que diable trouvez-vous donc de si beau dans la chienne de vie que nous menons ? tout franc, j'en suis las ; & vous devriez bien l'être aussi. Je sçai ce qu'elle me coûte ; & je ne vois pas trop ce qu'elle vous vaut. Les coups sont pour moi, & le ridicule est pour vous.

LE MARQUIS.

Mon pauvre Pasquin, tu me fais pitié, tu perds l'esprit.

PASQUIN.

Et je vous déclare, moi, que c'est vous qui perdez votre tems, vos peines, vos ruses, vos mines. Tout le monde en rit : personne n'en est la dupe. Et franchement,

LE FAT PUNI;

c'est pousser un peu loin la fureur des bonnes fortunes! N'aura-t'il jamais, dit-on, d'autre vocation, d'autre état? Quoi! toujours des avantages, des prétentions, des entreprises nouvelles, des...

LE MARQUIS.

Doucement, Mr. Pasquin. Vous prenez des libertés dont vous pourriez vous repentir. Mais je les pardonne; & j'aime mieux persuader que punir. Peux-tu douter, Pasquin, de ma prospérité présente? crois-tu que j'aie lieu d'être mécontent de Madame de Clorinville & d'Angélique?

PASQUIN.

Tout ce que je sçai, c'est qu'elles n'ont pas lieu d'être fort contentes de vous: Et delà je conclus que tout ceci finira mal.

LE MARQUIS.

Va, crois-moi, Pasquin, aucune des deux ne m'échappera. A ce propos, Angélique m'a défendu d'avoir aucune explication avec la Clorinville. C'est une manière adroite d'empêcher que je ne voie si promptement sa rivale. La pauvre enfant! il faut lui donner cette satisfaction. Je pars; je vais ici près chez la Duchesse; j'y jouerai jusqu'à deux heures. Toi, Pasquin, reste ici; examine Valère: rends-toi suspect; sème l'allarme dans la maison; observe bien tout; & fais si bien, qu'on t'observe encore mieux.

PASQUIN.

Restons-donc. Montrons-nous encore. Heureux si ma présence excite les soupçons, les nuages, sans attirer les coups de bâton.

LE MARQUIS.

Ce maraut ne se forme point: il ne se fait à rien.

PASQUIN.

Ma foi, Monsieur, on affronte les ridicules avec plus d'intrépidité que les écrivinières.

SCENE XIV.

PASQUIN *seul.*

MAudite condition! que je m'ennuye de courir tous jours la fortune d'un homme qui n'en a qu'en idée!
Allons,

COMEDIE.

25

Allons , courage Pasquin ; tentons encore celle-ci ; voyons si elle nous attend enfin dans cette maison. Bon ! voici Madame de Clorinville : Angélique est avec elle. Jouons l'embarras ; affectons l'air mystérieux.

SCENE XV.

Me. DE CLORINVILLE , ANGELIQUE,
PASQUIN.

Me. DE CLORINVILLE.

Où , ma chère Angélique , prenez part à notre bonheur. Mon mari Ah ! Et que fais-tu là , Pasquin ?

PASQUIN.

Rien , Madame , c'est que je....

Me. DE CLORINVILLE.

A qui en as-tu ? que veux-tu ?

PASQUIN.

Excusez , Madame. Mon maître joue ici près chez la Duchesse : je devrois l'y attendre ; mais pour moi j'évite autant que je puis la mauvaise compagnie ; avec votre permission , j'attendrai dans votre anti-chambre.

Me. DE CLORINVILLE.

Laisse-nous.

SCENE XVI.

Me. DE CLORINVILLE , ANGELIQUE.

Me. DE CLORINVILLE.

Monsieur de Clorinville vient de traverser le jardins il est parti incognito ; il a enfin tout obtenu.

ANGELIQUE.

En vérité , Madame , je m'intéresse autant que vous à cet heureux événement.

D

**LE FAT PUNI,
Me. DE CLORINVILLE.**

Il ne manque que vous voir parfaitement contente ; & votre confiance auroit dû m'éclaircir ce que de fortes présomptions m'ont déjà fait soupçonner.

ANGELIQUE à part.

Ah ciel ! *haut.* Quels seroient vos soupçons , Madame ?

Me. DE CLORINVILLE.

Par exemple... que Pasquin vouloit vous parler.

ANGELIQUE.

A moi , Madame , qu'auroit-il à me dire ?

Me. DE CLORINVILLE.

Que le Marquis n'est occupé que de vous plaire.

ANGELIQUE.

De me plaire ? à moi , Madame ?

Me. DE CLORINVILLE.

Déguisez vos sentimens à la bonne heure ; ma tendresse gémissa de votre défiance : mais ne me cachez point ceux du Marquis. Convenez de bonne foi qu'il vous aime , ou du moins qu'il feint de vous aimer ; mes propres yeux m'en ont convaincue.

ANGELIQUE.

Vous le connoissez donc mieux que moi.

Me. DE CLORINVILLE.

Le billet qu'il vous a donné pendant le souper , n'est pas une preuve équivoque de votre intelligence.

ANGELIQUE à part.

Quel cruel éclaircissement ! dois-je me confier à ma Rivale ? tout est découvert ; ce n'est plus le tems d'hésiter.

Me. DE CLORINVILLE.

Que dites-vous ?

ANGELIQUE.

Ah ! Madame , je sçais bien peu l'art de dissimuler. Le Marquis m'a juré qu'il m'aimoit ; j'en conviens. J'avoue même qu'il m'a forcé d'accepter un billet ; je l'ai rendu sans le lire. Je vois que rien ne vous est échappé , & sans doute votre seule amitié pour moi vous a rendue si clairvoyante.

Me. DE CLORINVILLE.

Vous voilà piquée ! je ne vous demande plus si vous aimez , la jalousie vient d'en faire l'aveu. Il seroit dangereux de différer à vous faire connoître le Marquis. Il

m'a juré, comme à vous, qu'il m'aimoit. Je suspends le soin de me justifier de n'avoir point détruit sur le champ ses espérances; mais non pas celui de le démasquer à vos yeux. *Lisez, elle lui donne la lettre du Marquis.* Il est tems de vous faire voir toute la fausseté & la fatuité de son caractère.

ANGELIQUE *lit bas le commencement de la lettre, & haut les derniers mots.*

Choisissez-vous des Rivaux, dont votre vanité soit plus contente.

Juste Ciel! C'en est fait; je déteste le Marquis; & je ne le verrai que pour l'accabler des plus sanglans reproches.

Me. DE CLORINVILLE.

Prenez-y garde; Angélique; vous augmenteriez son triomphe, & vous découvririez des sentimens qu'il faut étouffer pour toujours.

ANGELIQUE *avec dépit.*

Vous condamnez ma vivacité: peut-être aurez-vous peine à contenir la vôtre. *Elle lui donne le portrait.* Voyez; jugez par le sacrifice qu'il m'a fait, si vous ne lui devez que de l'indifférence?

Me. DE CLORINVILLE *riant.*

Ah, ah, ah... Le voilà donc ce portrait volé depuis huit jours! Vous l'avez regardé sans doute, comme un don de ma main. Je ne vous le pardonnerois pas, si le Marquis vous étoit indifférent.

ANGELIQUE.

Il m'est odieux; & je ne conçois point de vengeance assez grande....

Me. DE CLORINVILLE.

Non, non, il ne faut pas l'honorer d'une vengeance sérieuse. Le ridicule est ce qui lui convient. Tout le reste n'est propre qu'à l'énorgueillir; la fatuité a des ressources; elle tire parti de tout. Il me vient une idée qui l'humiliera sûrement. Ah! tout ce que je voudrois; c'est qu'il vînt ici promptement.

ANGELIQUE.

Pasquin est ici; envoyons le chercher.

Me. DE CLORINVILLE.

C'est bien dit. Holà Pasquin.

SCENE XVII.

Mc. DE CLORINVILLE, ANGELIQUE,
PASQUIN.

PASQUIN.
Que souhaitez-vous, Madame?

Mc. DE CLORINVILLE.

Va chercher ton maître tout-à-l'heure ; dis-lui que je
veux lui parler.

PASQUIN.

J'y cours, Madame, & vous l'aurez ici dans un mo-
ment.

Mc. DE CLORINVILLE.

Ecoute encore, Pasquin. Ne manque pas, en sortant,
de dire à Justine que je la demande.

SCENE XVIII.

Mc. DE CLORINVILLE, ANGELIQUE.

Mc. DE CLORINVILLE.

Pour vous, ma chère Angélique, allez dans ma cham-
bre, & restez-y jusqu'à ce que je vous fasse avertir.

ANGELIQUE.

Vous voulez donc être seule avec lui ?

Mc. DE CLORINVILLE *en souriant*.

Ah ! ah ! cela vous allarme.

ANGELIQUE.

Moi, Madame ? je m'abandonne à votre conduite.

SCENE XIX.

Mc. DE CLORINVILLE *seule*.

AH ! Marquis, vous êtes un fourbe insigne ; c'est un
grand bonheur. Si vous l'étiez un peu moins, vous
seriez bien plus dangereux.

SCENE XX.

Mc. DE CLORINVILLE, JUSTINE.

Mc. DE CLORINVILLE.

Viens, Justine. Tu me reprochois tantôt du foible pour le Marquis ?

JUSTINE.

Avois-je si grand tort ?

Mc. DE CLORINVILLE.

Tu vas connoître les sentimens qu'il a sçu m'inspirer.

JUSTINE.

Je sçaurai donc enfin....

Mc. DE CLORINVILLE.

Oui, tu seras bientôt instruite de l'estime que j'ai pour lui.

JUSTINE.

De l'estime ? Il est perdu.

Mc. DE CLORINVILLE.

Ne perds point de tems ; fais porter mes habits de maison dans ta chambre, & vas m'y attendre. Mon mari ne revient que demain. Pendant qu'il est absent, je veux... Mais voici le Marquis ; va faire promptement ce que je t'ai dit.

JUSTINE.

Pendant l'absence du mari, haye, haye ?

SCENE XXI.

LE MARQUIS, Mc. DE CLORINVILLE.

LE MARQUIS.

Quel ordre charmant ! vous me rappelez, Madame ! Quel excès de bonheur de vous voir encore aujourd'hui !

**LE FAT PUNI ;
Me. DE CLORINVILLE.**

L'heure est un peu indue , n'est-ce pas , Marquis ? je ne sçai ce que vous en penserez.

LE MARQUIS.

Eh bien , Madame , laissez-moi la liberté d'en penser ce que je voudrois. N'est-il pas tems de couronner ma persévérance ? Faites-moi cet aveu charmant que j'attens depuis huit jours entiers. Mon impatience....

Me. DE CLORINVILLE.

Modérez-la , je vous prie. Il faut d'abord me convaincre de votre discrétion ; & je veux bien vous en donner les moyens , en vous faisant une confidence. Vous pouvez me rendre service.

LE MARQUIS.

Ordonnez , Madame ; disposez de mon bien , de ma vie....

Me. DE CLORINVILLE.

Vous m'allez traiter de folle , & je n'ai point envie de vous le paroître.

LE MARQUIS.

Quelle erreur ! vous craignez plutôt de me paroître trop aimable.

Me. DE CLORINVILLE.

Il faut donc vous l'avouer... Je dois aller cette nuit au bal *incognito*.

LE MARQUIS.

Je vous entends , Madame ; je vous y accompagne , ou je vous y joins. Ordonnez.

Me. DE CLORINVILLE.

Vous n'y êtes pas , Marquis. Il s'agit d'y berner un fat. Une femme de mes amies a des raisons essentielles de le punir. Nous avons pris nos arrangemens pour lui tendre au bal un piège assez adroit ; mais....

LE MARQUIS.

Ah ! parbleu , Madame , j'en suis. Vous ne pouviez mieux choisir.

Me. DE CLORINVILLE.

J'ai besoin de vous ; mais je ne puis vous y mener. Il n'y a pas moyen de mettre un tiers dans la confidence de mon amie.

COMEDIE.
LE MARQUIS.

31

A quoi donc vous suis-je nécessaire.

Me. DE CLORINVILLE.

Je suis désespérée ; Monsieur de Clorinville ne me le permettra pas.

LE MARQUIS.

Quoi, le mari le plus soumis, & qui porte avec vous la complaisance jusqu'à la fadeur ?

Me. DE CLORINVILLE.

Ne lui faites pas un reproche qu'il n'a jamais moins mérité qu'aujourd'hui. Je veux bien vous apprendre que nous sommes brouillés depuis hier.

LE MARQUIS.

Ah, puissiez-vous l'être toujours ! Allez au bal, Madame ; moquez-vous de sa permission. Je suis sûr qu'à votre retour il le trouvera bon.

Me. DE CLORINVILLE.

Non, Marquis : je le connois ; il éclateroit. Je consens qu'il ne m'aime plus ; mais je veux ménager son humeur & son esprit : ma liberté en dépend.

LE MARQUIS.

Eh bien, Madame, de quoi s'agit-il ?

Me. DE CLORINVILLE.

De tromper Monsieur de Clorinville. Il faut lui ôter jusqu'au moindre soupçon du bal ; il faut lui persuader, au contraire, que je ne suis pas sortie de ma chambre. A la vérité, je ne scaurois m'y rendre sans traverser son cabinet. Mon usage est d'y passer tous les soirs, avant qu'il se retire. Par bonheur, ses distractions ordinaires, fortifiées sur-tout par notre brouillerie présente, rendent la chose tout-à-fait aisée. Il m'est venu dans l'esprit un moyen qui ne peut manquer de réussir. Jouez mon rôle-prenez mes habits ; Justine vous accompagnera. Un moment vous suffira pour traverser le cabinet. Monsieur de Clorinville n'y prendra pas garde. Il ne s'avisera pas seulement de jeter les yeux sur vous.... Mais comment donc ? vous rêvez ? On diroit que vous êtes encore tout neuf sur de pareilles aventures.

LE MARQUIS.

Non, Madame, je n'aurai point avec vous cette fausse modestie. Mais au fond cette partie de bal n'est pas, ce me semble, un engagement assez formel, pour....

LE FAT PUNI,
Me. DE CLORINVILLE.

Tellement essentiel , que je ne puis ni ne veux le rompre. M'excuserois-je sur la défense de mon mari ? C'est un ridicule qui me seroit insupportable.

LE MARQUIS.

D'accord. Mais comptez-vous pour rien , celui de me charger d'un pareil événement , sans y être le premier intéressé ? En vérité , Madame puisqu'il s'agit uniquement de vous rendre un service d'ami , votre choix pouvoit tomber sur un autre.

Me. DE CLORINVILLE *regardant tendrement le Marquis.*

Sur un autre , Marquis ? & vous jurez que vous m'aimez ?

LE MARQUIS.

Je le jure encore à vos genoux.

Me. DE CLORINVILLE *très-tendrement.*

A qui donc aurois-je pû m'adresser ? Et si vous me dites la vérité , qui mérite mieux ma confiance ? Plus ma démarche est délicate , moins elle m'a paru dangereuse avec vous. S'il faut prendre garde où l'on place ses bienfaits , doit-on prendre moins de précautions , quand on se met dans la nécessité de la reconnoissance ?

LE MARQUIS.

Ah ! Madame , quel bonheur inespéré ! vous m'aimez ; je le vois ; mais un sentiment si tendre doit vous éclairer sur le danger où vous m'exposez : car enfin songez-y ; qu'exigez-vous de moi ?

Me. DE CLORINVILLE *feignant du dépit.*

Rien , Marquis. Je rougis d'en avoir tant dit. Croyez , je vous prie , que mon seul regret est de manquer à la parole que j'avois donnée. Adieu , Marquis ; sortez avant qu'il soit plus tard.

Elle s'éloigne lentement.

LE MARQUIS *à part.*

Quel caprice ! il faut y céder. Mon séjour chez elle aura tout l'air d'un rendez-vous secret : & c'est le moyen de convaincre Angélique & Valère que je suis aimé.

Il court après Madame de Clorinville.

Arrêtez , Madame. Quelle vivacité ! pouvez-vous me soupçonner d'avoir d'autres volontés que les vôtres ? Quoi ! sûre d'être obéie , vous ne permettez pas seulement

COMEDIE.

33

ment qu'on réfléchisse. Le succès ne dépend-il pas des mesures qu'il faut prendre?

Me. DE CLORINVILLE.

Ah ! Marquis , je réfléchis à mon tour , & je vois que je ferois mieux de ne vous rien devoir.

LE MARQUIS.

Ah ! Madame , qu'il vous fera facile de vous acquiter.

Me. DE CLORINVILLE.

Laissons cela. Quelles sont vos craintes ?

LE MARQUIS.

Elles vous regardent uniquement. L'impossibilité de vous ressembler , par exemple.

Me. DE CLORINVILLE.

Je vous en dispense. Vous aurez une de mes robes : & Monsieur de Clorinville ne vous regardera pas , j'en réponds.

LE MARQUIS.

Ne peut-il pas vous dire un mot en passant ?

Me. DE CLORINVILLE.

En tout cas , je charge Justine de la réponse.

LE MARQUIS.

Lorsque je serai dans votre chambre , qui peut assurer qu'il n'y viendra pas ?

Me. DE CLORINVILLE.

Deux ans d'expérience. Croyez-vous que pour moi-même je voulusse vous exposer ?

LE MARQUIS.

Un mouvement bizarre peut l'y conduire.

Me. DE CLORINVILLE.

Oubliez-vous que nous sommes brouillés ?

LE MARQUIS.

Mais enfin , il faudra que j'en sorte.

Me. DE CLORINVILLE.

Discrètement même.

LE MARQUIS.

Comment sçavoir la retraite de Monsieur de Clorinville ?

Me. DE CLORINVILLE.

Justine viendra vous l'apprendre & vous reconduire.

LE MARQUIS.

La solitude peut être longue.

LE FAT PUNI,

Me. DE CLORINVILLE.

Peut-être ne fera-t'elle que d'un quart d'heure.

LE MARQUIS.

Mais....

Me. DE CLORINVILLE.

Dites ; voyons : vous reste-t'il quelque difficulté ?

LE MARQUIS.

En est-il qui ne soit détruite par le désir de vous plaire?

Me. DE CLORINVILLE.

Avois-je tort d'être piquée ? pouvez-vous , lorsque je trompe mon mari , me refuser d'être de moitié ?

LE MARQUIS.

Moi , Madame ? Ah ! parbleu , si vous m'associez à vous pour le tromper , je vous prouverai que personne n'est moins dans les intérêts.

Me. DE CLORINVILLE.

J'en imagine quelque chose : mais allons ; nous n'avons plus de tems à perdre.

LE MARQUIS.

Comptez sur moi. Je vous rejoins dans le moment ; & je vais seulement donner ordre à Pasquin de m'attendre avec mon carrosse à vingt pas d'ici.

Me. DE CLORINVILLE.

Dépêchez donc. Je vous attends dans la chambre de Justine , où je vais faire préparer votre toilette.

SCENE XXII.

LE MARQUIS *seul.*

L'Avanture est périlleuse : mais l'avantage que j'en tire me ferme les yeux sur le danger. Holà , Pasquin ?

SCENE XXIII.

LE MARQUIS, PASQUIN.

QUE PASQUIN.
 Voulez-vous , Monsieur ?

COMEDIE.
LE MARQUIS.

35

Ne perds point de tems , cours , cherche Valère ; dis-lui que j'aurai besoin cette nuit de son Equipage. C'est à la porte de M. de Clorinville qu'il faut le placer ; un peu à l'écart pourtant.... dans le détour de la ruë... Mais, non ; cela ne suffiroit pas.... Il faut que Valère voie par lui-même.... Ecoute ; dis-lui qu'il vienne m'attendre ici dans son carrosse. C'est un service important que j'exige de son amitié.

PASQUIN.

De quoi s'agit-il donc , Monsieur ?

LE MARQUIS.

Ne vois-tu pas, maraut , que je dois passer ici la nuit. Tu m'entens ; & tu vois , je pense , à présent , combien il m'importe que Valère en soit instruit. Ah ! morbleu ! Pasquin , si je pouvois encore le faire sçavoir à Angélique , mon bonheur seroit complet. Crois-tu que Valère lui en parle ?

PASQUIN.

Ma foi , Monsieur , si vous voulez , nous le ferons afficher demain matin. Angélique , & toute la Ville le sçaura ; les Gazettes , les Nouvelles à la main , les Mercuriales historiques , politiques , périodiques , satyriques ; tout en parlera.

LE MARQUIS.

Imbécile ! tu ne comprends pas . . .

PASQUIN.

Mais , pourquoi faut-il qu'Angélique sçache ce rendez-vous ;

LE MARQUIS.

Tu ne le conçois pas ; Tout mon bonheur dépend de là. Il faut qu'elle l'apprenne , qu'elle en soit convaincue , & même qu'elle m'en veuille un peu de mal. Le tems presse ; Justine m'attend. Va , Pasquin ; cherche Valère , & ne reviens qu'avec lui.

SCENE XXIV.

PASQUIN *seul.*

JE crois , ma foi , que c'est tout de bon ! diroit-il une fois la vérité ? seroit-il possible que M. de Clorinville . . .

E 2

SCENE XXV.

ANGELIQUE, PASQUIN.

ANGELIQUE.

JE n'y comprends rien. Quelques mots mal entendus , me font entrevoir du mystère. Madame de Clorinville me joueroit-elle ? Je suis d'une curiosité d'apprendre.....

PASQUIN.

Bon ! Angelique est encore ici ; je vais servir mon Maître à son gré.

ANGELIQUE.

Ah ! te voilà Pasquin ? que fait le Marquis ?

PASQUIN.

Mademoiselle.... mon Maître, quelque part qu'il soit... par ma foi, je ne sçai que vous répondre.

ANGELIQUE.

Ton embarras te trahit ! Parle. Où est-il présentement ?

PASQUIN.

Vous sçavez qu'en certaines circonstances , il faut qu'une certaine discrétion....

ANGELIQUE.

La tienne est-elle à l'épreuve de dix Louis ?

PASQUIN.

En vérité , Mademoiselle , je ne dis mot. Vous devinez tout. Avouez-le. Vous sçaviez déjà que mon Maître passe ici la nuit , & qu'il vient de s'enfermer avec Justine. Vous comprenez bien qu'il a sans doute une affaire importante.... où Madame de Clorinville pourroit être intéressée.... Songez du moins que ce n'est pas moi qui vous l'apprends. Je garde inviolablement les secrets de mon Maître ; & ce n'est pas ma faute si vous les découvrez. Mais j'aperçois M. de Clorinville. Je suis de trop dans le moment présent ; permettez-moi de vous quitter.

SCENE XXVI.

ANGELIQUE seule.

Monsieur de Clorinville ? Que veut-il dire ? Il n'est pas ici , M. de Clorinville. Mais que vois-je ? Ah , ciel !

SCENE XXVII.

Me. DE CLORINVILLE, ANGELIQUE.

Me. DE CLORINVILLE, *en robe de chambre d'homme , & en petite perruque , une plume à la main , sort du cabinet de son mari.*

EH bien ! qu'en dites-vous ? Mon déguisement ne fera-t'il pas bon pour le bal ?

ANGÉLIQUE.

Je vous ai pris d'abord pour votre mari. Mais pourquoi cette mascarade ?

Me. DE CLORINVILLE.

Vous l'allez voir. Ah ! pour le coup , je tiens le Marquis. Il ne s'est déterminé qu'avec peine ;

ANGÉLIQUE.

Qu'avez-vous exigé de lui ?

Me. DE CLORINVILLE.

Il me fait le sacrifice de sa nuit.

ANGÉLIQUE.

Tout de bon ?

Me. DE CLORINVILLE.

Qu'avez-vous, Angélique ? Vous ne sentez pas la joie..

ANGÉLIQUE.

Je ne puis comprendre....

Me. DE CLORINVILLE.

Rassurez-vous.

ANGÉLIQUE.

Comment ?

Vous partagerez ma vengeance.

ANGELIQUE.

Moi ?

Me. DE CLORINVILLE.

Vous-même. Le Marquis est actuellement chez Justine qui emploie toute son adresse à le bien déguiser. Mon habillement de nuit lui sied à merveille.

ANGELIQUE.

Mais qu'en voulez-vous faire ? De grace débrouillez-moi cette Enigme.

Me. DE CLORINVILLE.

Je veux voir ! Mais j'entends du bruit. Il est prêt. Voilà le signal que Justine m'a donné. Rentrez ; cachez-vous dans mon petit cabinet. Je vais dans celui de mon mari. Le Marquis croira l'y voir au lieu de moi. Sortez vite ; & que tout paroisse ici solitaire & sans lumière.

Elle se va placer

ANGELIQUE.

Quel est donc le projet de Madame de Clorinville ? Que vois-je ? Elle a déjà pris sa place vis-à-vis du Bureau de son mari ! Mais on entre auprès d'elle , retirons-nous.

Elle emporte les bougies qui sont sur la table.

On voit ici Madame de Clorinville au fond du Théâtre , dans un cabinet dont la porte est ouverte ; elle est assise vis-à-vis d'un Bureau sur lequel elle écrit. Un moment après Justine paroît aussi dans le cabinet , tenant un flambeau à la main. Le Marquis habillé en femme , la suit , & tandis que Justine s'arrête pour parler à Madame de Clorinville , le Marquis passe avec précipitation , & arrive sur le Théâtre.

SCENE XXVIII.

LE MARQUIS, JUSTINE.

JUSTINE *après avoir fermé la porte du cabinet.*

Comme vous courez, Monsieur ! vous n'y pensez pas.

LE MARQUIS, *en robe de chambre de femme , à voix basse.*

Eh parbleu , es-tu folle ? Veux-tu que je reste vis-à-

COMEDIE.

39

vis du mari , pour qu'il m'envisage tout à son aise ? Il a pensé tout découvrir. De quoi , diable , t'avises tu de t'arrêter à lui parler ? Par ma foi , tu m'as fait trembler.

JUSTINE *riant*.

Ah , ah , ah....

LE MARQUIS.

Paix donc Justine. Veux-tu finir ? la tête te tourne , apparemment ?

JUSTINE.

Là , là , Monsieur , ne craignez rien. Nous sommes à présent en sûreté.

LE MARQUIS.

Pas trop , à mon avis.

JUSTINE.

Si fait. Je crois même que j'entends M. de Clorinville qui se retire.

LE MARQUIS.

Ah ! bon , bon ; tant mieux. Nous voilà tranquilles. As-tu remarqué sa mine ridicule ; ses distractions impétinentes , & son application à lire des paperasses ?

JUSTINE.

Quoi , Monsieur , vous avez vu tout cela ; il me semble pourtant que vous avez passé bien vite. Allons : Convenez pourtant que vous avez eu peur.

LE MARQUIS.

Nullement. J'ai fait mes preuves. Les Métamorphoses les plus hardies ne sont qu'un jeu pour moi. J'ai plus vécu sous des formes singulières , que sous mes propres habits.

JUSTINE.

Qui peut donc aujourd'hui vous causer cette crainte ?

LE MARQUIS.

La réputation de ta Maîtresse.

JUSTINE.

Vraiment , Monsieur , elle m'a bien recommandé de vous faire sortir aussi-tôt que son mari sera couché : mais je gagerois bien que vous n'êtes pas homme à m'obéir si exactement.

LE MARQUIS.

Ma foi , tu devines trop bien. Va , ma chère enfant , c'est bien mon intention de l'attendre ici de pied ferme.

LE FAT PUNI ;

Il chante à basse voix en faisant des pirouettes.

Je vois l'amour qui s'apprête à combler ma félicité.

JUSTINE à part.

Oh , le fat ! Tu ne veux donc pas sortir ? Je vais bientôt t'en donner l'envie.

LE MARQUIS.

Quoi ?

JUSTINE feignant d'entendre du bruit.

Je suis inquiète. J'avois crû entendre quelque bruit ; & j'appréhendois que ce ne fût.... Ah ! Je ne me trompe pas , on vient ici.

LE MARQUIS.

Ah ! Morbleu , où me cacher ? Justine....

JUSTINE.

Attendez.... Ecoutez.... Je crois que ce n'est rien.... Non ; rassurez-vous.

LE MARQUIS.

Oh , peste soit de toi , j'ai crû voir entrer M. de Clorville.

JUSTINE.

Et moi aussi ; & j'en ai la sueur froide. Ouf ! je respire , & je crois qu'il est à propos que je vous laisse.

LE MARQUIS.

Comment ! morbleu ! à propos ? Rien de plus mal-à-propos au contraire ; & vous n'en ferez rien.

JUSTINE.

Eh mon Dieu , Monsieur , Voulez-vous tout perdre ? J'ai coutume de repasser par le cabinet de Monsieur , après avoir déshabillé Madame : il ne s'en va ordinairement que lorsqu'il sçait qu'elle est couchée. C'est l'étiquette de la maison.

LE MARQUIS.

Je me moque de l'étiquette ; & tu resteras aujourd'hui par extraordinaire.

JUSTINE.

Vous voulez ? S'il ne me revoit plus , qu'il entre dans la chambre de Madame , la croyant indisposée ?

LE MARQUIS.

Parbleu ! n'y vient-il jamais quand tu n'y es pas ?

JUSTINE.

Ah ! Monsieur , cela est si rare.... si rare....

LE MARQUIS

COMEDIE.
LE MARQUIS.

41

Je suis ton valet ; je suis fait pour les événemens singuliers.

JUSTINE.

D'ailleurs , ils sont brouillés , à ce qu'on m'a dit.

LE MARQUIS.

Tant pis , morbleu. J'ai tout à craindre du raccommodement.

JUSTINE.

Il seroit , ma foi , bien attrapé.

LE MARQUIS.

Nous ne le serions que trop tous deux. Mais ne pourrois-tu pas me faire sortir par quelque endroit ?

JUSTINE.

Comment faire ? Tout est fermé. Cet appartement n'a plus d'autre issue que le cabinet de Monsieur. Mais attendez ; il me vient un moyen.....

LE MARQUIS.

Eh ! quoi ? parle vite.

JUSTINE.

Si vous sautiez par la fenêtre ?

LE MARQUIS.

Bel expédient pour me rompre le col ?

JUSTINE.

Adieu donc , Monsieur.

LE MARQUIS.

Justine , ma chère Justine , arrête un moment. Je te donne cent Louis , si tu ne me quitte pas.

JUSTINE.

En vérité , Monsieur , vous extravaguez ; & vous voulez apparemment tout découvrir. Passez , si vous m'en croyez , dans la chambre de Madame ; & dormez-y tranquillement jusques à mon retour.

LE MARQUIS , *présentant une bourse à Justine.*

Tranquillement ! Ah ! J'enrage. Justine , arrête donc un moment.

JUSTINE.

Paix donc , à votre tour.

LE MARQUIS.

Je suis furieux.

JUSTINE.

Point de bruit.

Quoi ? tu veux.....

JUSTINE.

Chut.

LE MARQUIS.

Mais.....

JUSTINE *prenant la bourse & rentrant dans son cabinet.*

Bon soir, Madame.

SCENE XXIX.

LE MARQUIS *seul.*

ELle me laisse ; & la masque se moque encore de moi ! Me cacherais-je dans la chambre de sa maîtresse ? Tout bien considéré ; je n'en veux rien faire. Je suis ici plus à portée d'entendre jusques au moindre bruit.... Il faut se réserver une retraite.... Morbleu ! je crains de m'être embarqué en étourdi.... Si Clorinville arrivoit , que diable faire ? Il est chez lui ; il a pour lui la raison , & ses valets , à qui je n'aurois pas l'art d'en imposer dans ce ridicule équipage.... Allons , allons , j'ai fait une sottise , sans contredit. Maudite réputation , gloire chimérique & impertinente , tu l'as voulu , tu l'as exigé , tu m'y as forcé..... ah ! c'est aussi s'acheter trop cher. Non , je ne m'étonne plus si les femmes ont des caprices aussi bizarres , puisqu'elles trouvent des hommes assez fous pour s'y prêter. Oui , je suis un fou , un extravagant , un... Calmons-nous. *Il s'assied & écoute.* Tout ici cependant hors moi , me paroît tranquille. Courage. *Il se lève.*

Approchons du cabinet. Je vois encore de la lumière. Il faut que cet homme-là soit possédé du démon de l'écriture.

Madame de Clorinville , Madame de Clorinville , vous me faites passer de cruels momens ; mais parbleu ! vous m'en dédommerez. Je ne me vanterai pas cette fois-ci d'une bonne fortune en l'air. On sçaura.... Ciel ! qu'entends-je ! Tout est perdu.... Ce ne peut être Justine.... En tout cas éteignons la lumière , & tâchons de nous sauver dans la chambre.

SCENE XXX.

LE MARQUIS, Me. DE CLORINVILLE.

Me. DECLORINVILLE, *grossissant sa voix.*

Quel bruit ai-je entendu ? qui peut-être ici à l'heure qu'il est ? On garde le silence ! On cherche à fuir ! oh ! je sçaurai qui c'est

Rencontrant le Marquis & le saisissant.

O Ciel ! c'est vous , Madame ? Pourquoi n'êtes-vous pas couchée ? Venez-vous me parler ? Vous ne répondez point ! Vous cherchez à m'éviter ? Ah ! je vois ce que c'est. La jalousie que je vous ai fait voir tantôt au sujet du Marquis, vous a déplu ? vous êtes en colère contre moi ; & l'agitation de votre cœur ne vous permet pas de vous livrer à la douceur du sommeil ! Eh bien , c'en est fait : je bannis de mon esprit une délicatesse qui a pû choquer votre vertu ; & je conviens avec vous que le Marquis n'est qu'un fat , dont les airs avantageux ne peuvent faire impression que sur des femmes étourdies & des maris ombrageux. Ce n'est point aussi à titre d'époux que j'ai senti de la jalousie ; c'est comme un amant rendre , en qui le droit de posséder vos charmes n'affoiblira jamais le désir d'être le seul qui puisse vous plaire ; c'est comme un amant passionné, qui arracheroit la vie à quiconque lui disputerait votre cœur.

LE MARQUIS, *tombant dans un fauteuil.*

Ouf !

Me. DE CLORINVILLE.

Vous soupirez ! l'amour vous parle en ma faveur, sans doute ? Ah ! n'écoutez que lui dans cet instant ; & que sur votre belle main mille baisers.... Pourquoi la retirer cette main que vous m'avez donnée pour gage assuré de votre foi ? Si vous pouviez me voir vous vous repentiriez d'une cruauté qui n'a point d'exemple. Vous tremblez ! Eh , juste ciel ! dois-je vous inspirer tant de répugnance ? Ah ! vous m'avez toujours trompé lorsque vous m'avez assuré de votre amour. Est-ce ainsi qu'en ce moment vous devriez en agir avec moi ? Ou s'il est vrai que

vous m'aimiez , oublions tout ; & par mille tendresses réciproques effaçons jusques aux moindres impressions...

LE MARQUIS.

Ah ! je me meurs.

Me. DE CLORINVILLE.

Quel froid mortel vous saisit ? *à part.* On est arrivé ; j'entends du bruit. *haut.* Hola , quelqu'un , au secours , promptement,

SCENE XXXI.

LE MARQUIS , Me. DE CLORINVILLE , VALERE, JUSTINE, ANGELIQUE, PASQUIN, TROUPE de Masques , LAQUAIS *avec des flambeaux à la main.*

LE MARQUIS , *encore tout étourdi , se sauvant du côté de Valère.*

AH ! Valère , je compte sur toi.

VALERE.

D'où vient ta frayeur ? & contre qui ?

LE MARQUIS.

Contre.... Juste ciel ! c'est vous , Madame ?

Me. DE CLORINVILLE.

Oui , Marquis ; vous êtes dupé dans une maison où vous croyez faire des dupes. Croyez-moi , tenez-vous en aux chimères ; les réalités ne vous réussissent pas.

JUSTINE.

Quand on ne se connoît pas mieux en femmes , il ne faut pas accepter de rendez-vous.

VALERE.

Que veut dire ceci , belle Angélique ?

ANGELIQUE.

Que vous méritez seul d'être aimé , & que je vous prie de hâter notre mariage.

LE MARQUES *furieux.*

Sortons , Pasquin.

PASQUIN.

Monsieur se déshabille-t'il ici ?

LE MARQUIS *donnant un soufflet à Pasquin.*

Tai-toi.

Il s'en va.

Me. DE CLORINVILLE, *au Marquis, & faisant quelques pas pour le suivre.*

Quoi, cruel ! vous me quittez.... Nous en voilà défaits. Quelle joie de démasquer & de punir un fat ! Quel bonheur si cet exemple contribuoit à les corriger.

F I N.

DIVERTISSEMENT.

Chœur de Masques qui chantent & dansent en même tems.

CHantons, chantons, sautons, faisons les fous :

Le bal inspire,

Ce charmant délire ;

Chantons, chantons, sautons, faisons les fous ;

Quand on peut rire,

Quel sort est plus doux ?

MENUETS.

Parodie d'un des Menuets

AU bal un sor plaît souvent ;
 Sous le masque, il brille, il hazarde ;

Qu'il le garde ;

Son esprit en dépend.

Il amuse, il réjouit ;

Son feu, son badinage,

Son langage

Touche & séduit ;

Quand il croit qu'il éblouit,

Il fait voir son visage ;

Tout s'évanouit ;

Le charme fuit.

Premier Vaudeville.

CE n'est qu'à l'expérience
 Qu'il faut se laisser guider,
 Quand par la seule apparence
 Nous voulons nous décider.

DIVERTISSEMENT.

Quel malheur est le notre !

Votre cœur, au fidèle amant,

Souvent préfère un inconstant,

Et prend l'un pour l'autre.

Deux Amans veulent vous plaire ;

Ils sont aimables tous deux :

Vous ne sçavez comment faire ;

Quoi ! le choix est-il douteux ?

Quelle peine est la vôtre ?

Si le cas est embarrassant,

Pour terminer le différend ;

Prenez l'un & l'autre.

Maman pour bien peu de chose,

M'a grondé tout le matin ;

Coridon en est la cause :

Qu'une fille a de chagrin !

Quel état est le nôtre !

Donnez-moi, lui dis-je, un œuillet ;

Dans ma main il mit un billet ;

Je pris l'un pour l'autre.

Doris connoît la tendresse,

Grace aux soins de son Epoux :

Il la querelle sans cesse ;

Maris fâcheux & jaloux,

Quelle erreur est la vôtre !

Doris pour conter son tourment,

Cherche un ami, trouve un amant,

Et prend l'un pour l'autre.

O N D A N S E.

Second Vaudeville.

LE destin le plus contraire,

Change pour un téméraire,

Qui s'y présente sans frayeur.

D'une beauté qu'on croit fière,

Ne craignez point la colère ;

On en est quitte pour la peur.

Doris, chassez la tristesse ;

Suivez l'amour qui vous presse :

Pourquoi tant craindre ce vainqueur ?
Devenez tendre & sensible ;
Ce Dieu n'est pas si terrible ,
On en est quitte pour la peur.

Blaise un jour vint me surprendre ,
Je ne pouvois me défendre ,
J'étois tremblante de frayeur :
Je lui dis , paix , quelqu'un frappe.
J'ouvre la porte & m'échappe ;
Et j'en fus quitte pour la peur.

Tous les jours avec rudesse ,
Ma mere me dit sans cesse ,
Prenez bien garde à votre cœur ;
Tircis se fait mieux entendre ,
En me disant d'un air tendre ,
On en est quitte pour la peur.

Croyez-moi , jeunes fillettes ,
N'allez pas aux bois seulettes ,
Il en arrive du malheur.
On doit tout craindre à votre âge.
Telle en sortant du bocage ,
N'en est pas quitte pour la peur.

Damon croit l'instant propice ;
La nuit chez Daphné se glisse ,
Et lui déclare son ardeur ,
Mais le mari vint trop vite ,
Et le galant pris au gîte ,
N'en fut pas quitte pour la peur.

Le valet d'un petit Maître ,
Est brillant quand il peut être
Des billets tendres le porteur.
Ce poste est très-honorable ,
Mais souvent , le pauvre diable ,
N'en est pas quitte pour la peur.

Craignez tous les maux ensemble ,
Si mon fils au Clerc ressemble ,

Dit à sa femme un Procureur ;
 Le fils eut un beau visage :
 Ah ! dit-il , c'est mon image.
 Elle en fut quitte pour la peur.

AU PARTERRE.

Voici l'instant redoutable ,
 Où le Parterre équitable
 Approuve ou blâme notre Auteur :
 Il sent de vives allarmes ,
 Mais quel bonheur plein de charmes ,
 S'il en est quitte pour la peur.

Second Couplet au Parterre.

Rassurez par ce suffrage ,
 C'est par un ^{travail} ouvrage
 Que doit répondre notre Auteur.
 On risque un second voyage ,
 Quand , échappé du naufrage ,
 On en est quitte pour la peur.

F I N.

A P P R O B A T I O N.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit qui a pour titre : *Le Fat puni , Comédie.* A Paris ce 7. Juip 1758.

DE LA SERRE.